

qui tour à tour sait se faire complice, virer à la tendre ironie, se napper de sensualité. Plusieurs leitmotive balisent le récit, se répercutent en échos, créent des pulsations de nature poétique: le motif de l'eau partout présent (mer, fleuves, lacs, étangs, fontaines, larmes); celui du parfum, de l'enfance, de la mort (dans des allusions discrètement sombres: oiseaux noirs, par exemple). On note en particulier la répétition à sept reprises au moins du rituel de l'agenouillement évoquant le "sacré" qui, pour chacun de nous, peut investir les gestes les plus simples, au diapason d'élans intimes et en dehors de toute solennité ("Il a réinstallé la valise au pied du lit. S'agenouille. Comme un rituel, songe-t-il", p. 28). L'image du "tournesol" est tout aussi frappante — et l'on ne peut s'empêcher de l'associer à un "soleil" d'espoir, de vie, un soleil levant en contrepartie du couchant des premières pages (l'inscription *tramonto* sur la valise). Ce tournesol semble symboliser la force présente dès le début: "...une force l'entraîne à aller plus loin (...) une impulsion sauvage l'empoigne" (p. 7). D'abord fleur réelle sur la table de chevet (p.63), le "tournesol" bientôt "s'élève en lui" (p.75), mais c'est un "frêle tournesol" (p.76). Il grandit cependant, s'agite et finalement "se déploie, se déploie, le dépasse, déborde sur le monde. Irradie." (p.120).

Roman sobre mais riche, dont le sujet est à la fois d'actualité et de tous les temps par son côté psychologique, ce livre prend sa place dans une longue liste d'ouvrages: poésie, nouvelles, essais, théâtre, roman, signés par cette écrivaine belge au talent multiple et varié.

Renée Linkhorn

Youngstown State University (Ohio)

Henri Mitterand. *Zola*, Tome I. *Sous le regard d'Olympia, 1840-1871*. Paris: Fayard, 1999. 943 pages. ISBN: 2-213-60083-X.

Quel monument splendide de l'histoire littéraire Henri Mitterand vient de publier sur Zola! Henri Mitterand est bien connu des Canadiens, particulièrement à Toronto, où il a enseigné pendant vingt ans comme professeur invité, à University College. Il y a fondé le Centre qui a publié la volumineuse correspondance de Zola. C'est aussi Zola qui a été au coeur de ses recherches pendant de longues années à la Sorbonne, puis à l'université de Columbia où il enseigne toujours. On se rappelle aussi le beau travail d'édition des oeuvres complètes de Zola, dont Mitterand a établi et annoté le texte, ainsi que son Zola superbement illustré de la collection Découvertes, chez le même éditeur.

Le nouvel ouvrage de Mitterand que publie Fayard — un pavé de 943 pages! — est le premier tome d'une trilogie consacrée à Zola, le maître incontesté du naturalisme et sans doute avec Balzac, qu'il admirait beaucoup, le plus grand romancier du dix-neuvième siècle.

Mitterand était, mieux que quiconque, armé pour accomplir la tâche titanesque de rendre compte tout à la fois de l'homme Zola et de son oeuvre, dans leur contexte social et historique. Il y parvient avec maestria, réussissant le tour de force d'intégrer une documentation abondante et précise à son texte sans que l'on sente jamais la présence d'un appareil critique pourtant considérable et savant. En fait, le livre se lit comme un roman. Pénétré de Zola, Mitterand a le même art de la description, qui ne laisse aucun détail important dans l'ombre. Il en a aussi le rythme et le souffle.

Je ne prends qu'un exemple, au hasard. Le passage où Mitterand nous raconte le début des amours de Zola avec la belle Gabrielle (pp. 374-377). On croit voir la rue d'Enfer, l'avenue d'Orléans, les fortifications, le chemin qui mène à Fontenay-aux-Roses et la joyeuse bande qui va boire, manger et danser dans les guinguettes. Renoir en est! Cette puissance d'évocation ne lâchera pas le lecteur, d'un bout à l'autre du livre.

L'ouvrage commence avec l'histoire du père, brillant ingénieur vénitien, François Zola, dont les plans, toujours grandioses et révolutionnaires sont contrecarrés par les spéculateurs. Il restera toujours au bord de la misère. Il meurt quand le jeune Émile n'a que 7 ans. Mais l'image de ce père hantera Zola toute sa vie. On suit pas à pas ses années de collège, d'abord à Aix, puis à Paris. Ses amitiés, à Aix avec Cézanne, puis à Paris avec Manet, dont il défend avec brio et véhémence la fameuse Olympia contre

les railleries de la critique bourgeoise. On découvre le Paris du second Empire, en plein bouleversement. Énorme chantier du baron Haussmann, détruisant des milliers de vieilles maisons pour percer les grands boulevard, la rue de Rivoli, ouvrir de grandes avenues, des places en étoile. Quelque chose d'épique, une sorte de seïsme qui mène à la spéculation et à la spoliation. De quoi nourrir la verve satirique du Zola

de La curée. C'est l'époque de sa bohème dans le Paris des rapins et des lorettes, mais aussi de ses débuts comme journaliste. Il passe quatre années chez Hachette, où il apprend le métier d'éditeur. Il publie son premier roman, *La confession de Claude*, qui le fait accuser d'immoralité. Il touche à la poésie, au conte, à l'essai et rêve de réussir au théâtre.

Mais, pour le moment, c'est sa plume de critique qui le fait vivre, tantôt à gauche, tantôt à droite, bien qu'il ne cache pas ses opinions — qu'on dirait aujourd'hui celles d'un vrai socialiste engagé.

Il se lance, comme Balzac et Dumas, dans le roman-feuilleton avec *Les Mystères de Marseille*, tout en écrivant *Thérèse Raquin*. Le roman remporte un triomphe dès sa sortie. Comme le souligne fort bien Mitterand: "L'adresse de Zola consiste à réunir aux présumés que lui offrent les études contemporaines sur l'hystérie, la névrose, l'impuissance, l'instinct de meurtre, son sens personnel de la construction dramatique et son attention grandissante aux espaces sociaux," (p.277). Zola manifeste ouvertement son hostilité à l'Empire, à son immoralité, à son étroitesse d'esprit envers l'art et la liberté de la presse. Il collabore aux grands journaux d'opposition, prenant le parti des ouvriers exploités, des mineurs en grève, des déshérités. Il est fiché par la police impériale mais continue à sonner l'hallali du bonapartisme. C'est la guerre de 70 qui lui évitera la prison.

En 1870, Zola se marie avec la belle Gabrielle, figure idéale, dont il avait rêvé dans les Contes à Ninon. Réfugié à Aix, à la guerre, puis à Bordeaux, toujours en quête d'argent, il réussit à devenir brièvement secrétaire d'un ministre. Il revient vite à Paris au moment où se termine la tragique insurrection de la Commune. On est à un tournant de la vie mouvementée du romancier, dont Mitterand montre bien, chemin faisant, la genèse de l'oeuvre. Zola refait plans sur plans pour les dix romans qu'il veut écrire. Rien n'est laissé au hasard dans sa documentation. Il découvre alors les théories naturalistes de l'hérédité, qui lui serviront dans la construction de ses personnages et leurs rapports. Mais Zola n'est pas la dupe des théories biologiques nouvelles, comme on l'a trop dit. (Voir, par exemple, la Préface d'André Wurmser, pour le *Germinal*, édité par Mitterand dans la collection Gallimard). Mitterand cite Zola à ce sujet: "Prendre avant tout une tendance philosophique, non pour l'étaler, mais pour donner une unité à mes livres," (p.720). Tel un structuraliste, il constitue de multiples combinaisons de situations dramatiques (p.725).

La guerre et les troubles civils terminés, Zola écrit à son ami, Paul Cézanne: "Paris renaît. C'est, comme je te l'ai souvent répété, notre règne qui arrive." (p.818). Il est certain, dit Mitterand, dans l'épilogue de ce premier volume, que Zola a toutes les raisons d'espérer alors la gloire littéraire. Dans les cinq dernières années, il a tout fait dans le journalisme, il a appris à placer un feuilleton, à en faire un livre, une pièce de théâtre. Il connaît tout du métier littéraire et s'est attiré l'amitié et l'admiration des plus grands écrivains et artistes de son temps: de Hugo et Michelet à Flaubert et les Goncourt, de Cézanne à Manet et Renoir, et tant d'autres.

Toutes ses chroniques vont nourrir son oeuvre, observations saisissantes d'une société en pleine mutation. Le Zola d'alors clôt sa période vraiment naturaliste. L'après-guerre de 1870 nous donnera le second volet de l'oeuvre, "un naturalisme mâtiné de d'histoire, élargi et approfondi, ajoutant aux fatalités organiques celle de la dérive des peuples." (p.8..). Rendez-vous donc pour le tome II de cette passionnante quête de l'histoire d'un écrivain hors du commun, servi par un critique littéraire hors norme, qui a su nous donner une biographie elle-même non-conformiste, s'écartant des images conventionnelles et lui restituant tous les dons et toutes les ardeurs de la jeunesse.

Ajoutons, pour les savants, qu'une documentation complémentaire termine l'ouvrage, suivie d'une bibliographie exhaustive, d'un index des noms cités et d'une table des matières détaillée. L'ouvrage est illustré de deux séries de planches, comportant de très belles illustrations: photos, gravures, plans, caricatures de l'époque. Le plaisir de cette iconographie s'ajoute à celui d'une lecture captivante et enrichissante.

Pierre Léon
Université de Toronto